LE TAIJI QUAN ET LES DIEUX (deuxième partie)

Guan Yu (dynastie Qing, période Qianlong)

Dans la première partie de cette étude sur les saints patrons du Taiji quan ancien, j'ai évoqué le dieu stellaire Xuanwu-Zhenwu ainsi que la figure de l'immortel taoïste Zhang Sanfeng. Le premier apparaît tout au long de l'enchaînement de la vieille forme de Quanyou avec les images de la tortue et du serpent, entre incurvations du dos et ondulations des membres. Quant au taoïste Zhang, le récit du combat de la pie et du serpent qui lui inspira la création d'un art martial est littéralement mimée par les actions des mains comme pour un spectacle d'ombres chinoises. Dans les lignes qui suivent, nous allons voir que ces deux divinités ne sont pas les seules à apparaître au fil de l'enchaînement. Ainsi, Guan Yu 关羽, dieu de la guerre et de la loyauté, est un autre dieu du panthéon chinois qui se laisse voir à de nombreuses reprises tout comme d'autres personnages mythologiques tels que le Roi Singe ou encore Wu Song « le Héros qui lutte contre le tigre » (*da hu yingxiong* 打虎英雄).

Guan Yu, parangon de la loyauté

Guan Yu fait partie des héros divinisés en raison de leur vertu. À l'origine il s'agit d'un personnage historique secondaire, un obscur officier de la fin des Han auquel les annales de l'époque n'attachent guère d'importance. Ce soldat sans envergure mourut en 219, lorsque débuta la période des Trois Royaumes. Trompé par un chef allié, Guan Yu commit une erreur stratégique qui lui fut fatale. Tombé dans une embuscade, sa tête fut envoyée à l'ennemi. Rien ne laissait donc présager la future légende de ce soldat qui se forgea pourtant à la faveur du goût des Chinois pour cette période historique. Les

conteurs s'emparèrent de cette dernière créant des ballades qui inspirèrent durablement la littérature populaire jusqu'à ce que Luo Guanzhong 罗贯中 écrive l'un des chefs-d'œuvre des lettres chinoises : *Histoire des Trois Royaumes (San guo zhi yanyi* 三国志演义*)*. Ce roman insiste particulièrement sur la fidélité de Guan Yu envers son seigneur Liu Bei 刘备 et son frère d'armes Zhang Fei 张飞, amitié indéfectible dont la première illustration est constituée par l'épisode du serment du jardin des pêchers (*taoyuan san jieyi* 桃园三结义). Une scène célèbre devenue le modèle de toutes les « fraternités jurées » (*bai dixiong* 拜弟兄) qui fondent les sociétés secrètes et les écoles martiales. Ainsi, plus que ses prouesses martiales, ce sont ses supposées qualités de loyauté et d'honnêteté qui firent de Guan Yu un archétype digne de siéger en bonne place au panthéon des divinités chinoises.

Masque de Guan Yu dans le théâtre *dixi* du Sud-Ouest de la Chine

Sous les Ming, la carrière divine de Guan Yu connut un important essor avec sa promotion au rang impérial. Voici son titre complet : « *Saint empereur Guan qui soumet les démons des Trois mondes et dont l'éclat de la puissance ébranle les Cieux* ». Un titre à rallonge qui indique le rôle exorciste de Guan Yu qui devint au fil du temps un protagoniste essentiel des pièces de purification rituelle du théâtre populaire *dixi* 地 戏 dans le Sud-Ouest de la Chine. Dans l'opéra de Pékin, dont le répertoire est plus récent (XIXe siècle), il apparaît le visage cramoisi et brandissant une hallebarde ce qui, soulignons-le, correspond à la représentation habituelle de cette divinité. Il faut noter la sacralité de ce

personnage qui est le seul dans cette forme de théâtre à avoir suscité des tabous (interdiction de parler avant d'entrer en scène, d'avoir des relations sexuelles la veille de la performance, etc.).

Les Mandchous accordèrent une place prépondérante à GuanYu, le confirmant officiellement dans sa qualité d'empereur. Dans le vieux Pékin, capitale des souverains mandchous, plus de cent temples lui étaient consacrés. Il n'est donc pas surprenant que la pratique de la forme ancienne de Quanyou fasse également référence au dieu de la loyauté dans la posture du « simple fouet » (dan bian 单鞭) qui s'inspire de manière évidente de la gestuelle de l'opéra de Pékin : l'adepte du Taiji quan mime le tournoiement de la hallebarde qui prolonge le bras droit pendant que sa main gauche fait le geste de lisser la barbe avant de se porter vers le côté. Cette posture apparaît une fois dans la première partie de l'enchaînement, trois fois dans la deuxième et huit fois dans la dernière ce qui fait un total de douze, nombre dont le sinologue jésuite Claude Larre nous apprend qu'il symbolise « une totalité active ». « C'est *quatre* de l'espace-temps que le *trois* des souffles anime. C'est un régulateur du mouvement parfait » (Claude Larre, La Voie du Ciel, Desclée de Brouwer, 1987). Ainsi, l'enchaînement compte douze « simples fouets », comme il y a douze signes du zodiaque ou encore douze méridiens d'acupuncture. Douze c'est enfin le nombre des insignes représentants la dignité impériale.

La phase finale du simple fouet après le tournoiement de la hallebarde

Un singe fabuleux protecteur du bouddhisme

Le Roi Singe, Sun Wukong 孙悟空 (« Sun Conscient de la Vacuité », Son Gokū en japonais), qui est également convoqué dans l'exécution de la forme ancienne de Quanyou, va nous permettre d'illustrer la perméabilité entre les mondes des conteurs, des acteurs, des artistes martiaux et des intercesseurs auprès des dieux. « Repousser le singe » (*dao nian hou* 倒撵猴) est une des figures qui évoquent ce personnage.

Sun Wukong

Le Roi Singe est lié au bouddhisme, sa légende s'étant développée postérieurement à l'introduction de cette religion en Chine. Il semblerait qu'il s'agisse à l'origine d'une adaptation chinoise du dieu-singe Hanumān de l'hindouisme. Les aventures de ce dernier sont narrées dans le Ramâyana où on le voit mettre ses pouvoirs, et notamment sa force prodigieuse, au service de Ramâ _ avatar du dieu Vishnou_ pour l'aider à retrouver son épouse enlevée par le démon Ravana. Il faut noter que dans le Ramâyana on trouve mention d'un peuple-singe, les Vanara, parmi lesquels se détachent d'autres primates tels que le roi-singe Vali et son rival Sugriva. En Chine, Hanumān est identifié sous le nom de Singe Blanc (Bai Yuan 白猿) qui, notons-le, désigne également un courant de la boxe chinoise. Il apparaît sous ce nom dans une pièce majeure du théâtre religieux dont le héros, Mulian 目连, effectue un périple jusqu'en Inde pour implorer le Bouddha de sauver sa mère prisonnière des enfers. En cours de route, ce fils vertueux sera secouru par le Singe Blanc ainsi que par le bonze des Sables (Sha Heshang 沙和尚) que l'on retrouvera au côté de Sun Wukong.

L'histoire de Sun Wukong est quant à elle racontée dans un autre chef-d'œuvre de la littérature chinoise, *Le Voyage vers l'Occident* (Xi you ji 西游记) dont la paternité est attribuée à Wu Cheng'en 吴承恩, un lettré de la dynastie Ming qui vécut au XVIe siècle. Ce récit s'inspire de la pérégrination historique du moine Xuanzang 玄奘 [1] qui se rendit en Inde pour y chercher les textes en sanskrit du bouddhisme. Dans l'ouvrage de Wu Cheng'en, où il porte le nom de Sanzang 三藏, il est présenté comme un bonze naïf qui ne pourrait mener à bien son expédition sans l'aide providentielle de quatre compagnons : le moine des Sables que nous avons déjà croisé et qui est ici représenté sous les traits d'un géant à l'aspect effrayant, Le Cheval-Dragon Blanc (Bai Long Ma 白龙马) qui lui sert de fidèle monture, Zhu Bajie 豬八戒 à l'allure porcine qui symbolise les bas instincts mais mettra ses capacités au service du dharma et enfin Sun Wukong lui-même qui est le principal héros de ce roman fantastique.

1 Xuanzang (circa 602-664) effectua un voyage de seize années, visitant l'Asie centrale et l'Inde, pour en ramener les principaux textes bouddhistes. Ses traductions renouvelèrent la connaissance que les Chinois avaient du bouddhisme.

Le livre s'ouvre d'ailleurs sur les premières aventures du Roi Singe. Né d'un œuf de pierre et devenu le souverain d'une bande de macaques, il développe par la suite ses pouvoirs auprès d'un immortel qui lui enseigne l'art des 72 transformations ainsi que les capacités de faire des culbutes dans les nuages ou de parcourir 108 000 lis[2] avec un seul saut! Il serait trop long de relater par le menu tous les faits et gestes du Roi des singes. Disons pour faire court qu'il finit par semer le grabuge dans le Royaume Céleste dont il met en déroute les divinités les plus puissantes avant d'être finalement soumis par le Bouddha. Enfermé sous une montagne durant cinq siècles, il est finalement délivré pour accompagner le moine Sanzang dans sa recherche des textes sacrés. Il est toutefois un épisode qui mérite d'être mentionné ici et qui expose les circonstances dans lesquelles Sun Wukong obtint son « bâton de bon plaisir cerclé d'or » (*ruyi jingu bang* 如意金箍棒) en rendant visite au Roi Dragon des Mers Orientales. Ce dernier, pour rabattre le caquet du singe insolent, lui propose de prendre pour arme l'immense pilier que l'empereur Yu le Grand 大禹 avait utilisé pour combler le fond marin (*ding hai shen zhen* 定海神针, littéralement « l'Aiguille divine qui fixe la mer ») ce que notre héros fait avec facilité à la grande stupéfaction de son hôte. Rétréci à la taille d'une minuscule pointe que le singe cache derrière son oreille, cet objet deviendra en s'étirant le bâton que brandissent les acteurs qui incarnent son rôle dans l'opéra de Pékin dont les jonglages ont par la suite inspiré le spectaculaire « bâton du singe » du Wushu. La figure de la Quanyou laojia « l'aiguille au fond de la mer » (*hai di zhen* 海底針) évoque le Roi des Singes plongeant dans les eaux pour y chercher son gourdin, le plongeon pouvant également être celui de l'adversaire que l'on projette la tête la première par-dessus son épaule. On voit bien ici à nouveau l'interpénétration des milieux du théâtre, des arts martiaux et de la religion puisque Sun Wukong, à l'instar de Guanyu, fait partie des divinités fréquemment invoquées dans les rites médiumniques de la religion populaire.

« L'aiguille au fond de la mer » dans la forme ancienne de Quanyou

Le héros qui lutte contre le tigre

Venons-en à présent à Wu Song 武松 qui compte parmi les personnages les plus populaires du roman *Au bord de l'eau* dont l'action se situe sous les Song au XIIe siècle. Le lecteur y suit les aventures de

2 Mesure itinéraire chinoise équivalant à 500 mètres environ.

cent-huit brigands qui, à l'origine, furent des démons libérés par un imprudent officier de l'empereur. Incarnés, ces esprits vengeurs vont constituer le groupe dirigeant d'une rébellion menée par le lettré Song Jiang 宋江 et dont le refuge sera le mont Liang 梁山. Le nombre 108 est évidemment symbolique, les brigands se répartissant en 36 « astres célestes », au nombre desquels figure Wu Song, et en 72 « astres terrestres » qui leurs sont subordonnés. L'épisode où l'on voit Wu Song tuer un tigre à mains nues en martelant sa gueule de coups de poing après avoir brisé son bâton est un des plus connus du roman même si un autre personnage, Li Kui 李逵, réussit quant à lui l'exploit d'en occire quatre au cours du même combat… Dans les postures du Taiji quan, les attitudes « Frapper le tigre » (*da hu shi* 打虎势) et « Enlacer le tigre et le ramener sur la montagne » (*bao hu gui shan* 抱虎归山) évoquent les péripéties de cette lutte. Significativement, la position « Frapper le tigre » des arts martiaux se retrouve quasiment à l'identique dans les codes théâtraux de l'opéra pékinois.

Frapper le tigre dans l'iconographie populaire, l'opéra de Pékin et le Taiji quan ancien

Dans le roman, Wu Song est présenté comme un bel homme de très grande taille doté d'une force herculéenne. Sollicité par sa belle-sœur Pan Jinlian 潘金莲 qui tente de le séduire, il résiste aux avances de la belle qui finira par assassiner son époux, un nabot particulièrement laid, avec la

complicité de son amant le riche marchand Ximen Qing 西门庆. Wu Song vengera son frère aîné en décapitant le couple adultère ce qui lui vaudra d'être poursuivi par la justice. Exilé, il prendra fait et cause pour le fils d'un magistrat spolié de son restaurant par un bandit notoire, Jiang dit le Dieu-de-la-porte 蒋门神. Wu Song rosse ce dernier en usant de sa botte secrète qui porte le nom de « pas de l'anneau de jade et coups de pied des canards-mandarins » (*yu huan bu yuan yang jiao* 玉环步鸳鸯脚). Capturé et cible d'un complot du gouverneur dont Jiang était le complice, Wu Song manque d'être assassiné par les gardes qui l'escortent vers le lieu de son exil. C'est au cours de cet épisode qu'il se libère de sa cangue, une action mimée dans la forme ancienne de Quanyou entre le « Frapper le tigre » et « Le double vent traverse les oreilles » (*shuang feng guan er* 双风贯耳). Comme dans le récit où Wu Song joue des pieds pour se débarrasser des sbires, l'adepte du Taiji quan ancien fait tourner sa jambe droite avant d'abattre ses poings de chaque côté de son genou droit dans le geste de briser ses menottes.

Wu Song rosse le Dieu-de-la-porte (Hokusai, circa 1805)

Quelques mots enfin sur le Jing Ping Mei 金瓶梅 (*Fleur en fiole d'or*), roman de mœurs qui décrit de nombreuses scènes de sexe (72, nombre symbolique, pour 100 chapitres). L'intrigue est inspirée par l'adultère de la belle-sœur de Wu Song. Si celle-ci périt bien décapitée comme dans *Au bord de l'eau*, il faut noter que dans cette version son amant, l'apothicaire Ximen Qing, succombe d'une surdose d'aphrodisiaques... Longtemps mis à l'index, souvent lu pour ses passages pornographiques, ce roman licencieux est l'expression d'un véritable génie littéraire _ son auteur est seulement connu sous le pseudonyme « d'Érudit de l'éclat de rire » Xioaxiao sheng 笑笑生 _ et constitue une critique acerbe de la société Ming.

La signification des postures est donc non seulement martiale et énergétique, comme chacun sait, mais aussi symbolique comme l'auront montré les quelques exemples donnés dans cet article. Celui-ci n'a fait qu'effleurer un sujet beaucoup plus vaste qui demanderait encore à prendre en compte les trajectoires gestuelles contenues dans les postures de même que les orientations spatiales de celles-ci. Ainsi, en déroulant l'enchaînement l'adepte convoque des personnages, évoque des histoire, mime des légendes, cela tout en menant jusqu'à son achèvement une étrange chorégraphie qui, à l'instar du voyage du Roi Singe, s'apparente à une pérégrination.

José Carmona